

LES RÉFUGIÉS QUI METTENT LE MONDE EN VERS 4/5

Les séries d'été de l'Humanité

Ousmane Doumbouya Un crayon et une caméra contre le pouvoir guinéen

Créé à Paris en septembre 2017 par la metteuse en scène Judith Depaule, l'Atelier des artistes en exil est devenu le lieu de ralliement de quelque deux cents créateurs réfugiés ou demandeurs d'asile. Cette semaine, l'Humanité raconte l'histoire de cinq d'entre eux. Cinq poètes – quatre hommes et une femme – dont nous publions une œuvre. Aujourd'hui, rencontre avec Ousmane Doumbouya, rappeur et documentariste guinéen, demandeur d'asile.

En Guinée Conakry, Ousmane Doumbouya n'est pas un complet inconnu. À la fin des années 2000, il a été le leader du groupe de rap, éphémère mais corrosif, Gouvernement blindé, peu tendre avec la junte militaire, puis Alpha Condé. Cependant, pour ce « doyen » de l'Atelier des artistes en exil, arrivé juste après sa création, en septembre 2017, c'est une autre passion qui le poussera à fuir son pays. « En 2008, j'avais décidé de réaliser un film pour dénoncer les conditions de vie dans les prisons guinéennes, mais aussi montrer ce que devenaient les détenus à leur sortie. Ceux que j'ai rencontrés étaient cassés par les brimades, la mauvaise hygiène, la nourriture insuffisante », explique-t-il d'une voix neutre, avant de reprendre : « C'était un sujet que j'avais en moi depuis tout petit, depuis que mon père a été jeté en prison par des partenaires d'affaires. J'avais 12 ans. »

« Le rap, ça me délivrait, je me sentais libre à nouveau »

Ousmane se paie donc une petite caméra et commence sa quête. Comme il est impossible d'avoir la moindre autorisation, il obtient des passe-droits en payant quelques personnes. Pendant près d'une année, le jeune homme collecte témoignages et images chocs ; en parallèle, il participe aux nombreux mouvements de protestation qui secouent le pays. « Pendant les manifestations, j'étais toujours avec ma caméra », se souvient-il. Pendant l'une d'elles, en septembre 2011, les forces de police l'appréhendent. « J'avais laissé dans ma caméra une carte où étaient enregistrées des images prises dans des prisons civiles, mais aussi militaires. » La police et l'armée le soupçonnent d'espionnage. Il passe quatre jours en garde à vue. « Je me suis réveillé dans un lit d'hôpital. Je ne pouvais plus bouger ni marcher. » Après trois mois d'hospitalisation, il est libéré grâce à l'un de ses amis militaires. Mais Ousmane se sait surveillé de près. La peur le tenaille et il décide de partir.



Megali Blegard

« J'ai fui au Maroc où j'ai été de nouveau hospitalisé. C'est là que les médecins ont pu constater les brûlures au crâne que j'avais subies en Guinée. » Touché psychologiquement, Ousmane erre entre le Maroc et la Tunisie. Il tombe bientôt dans l'alcool, mais deux anges gardiens veillent. « En 2012, une famille marocaine m'a accueilli. Leur fils faisait du rap. Je me suis remis à écrire comme un fou. Le rap, ça me délivrait, je me sentais libre à nouveau. »

Pendant cinq ans, entre petits boulots et écriture, Ousmane se reconstruit. Fin 2016, ses amis lui conseillent de

partir pour la France. « Je suis arrivé avec un peu d'argent en poche. J'ai dû squatter à droite et à gauche, cela a été très dur. Par chance, j'ai pu intégrer l'Atelier des artistes, qui m'aide dans mes démarches pour ma demande d'asile. » Mais après dix-huit mois et un dossier bien constitué, Ousmane n'a toujours pas de papiers. ●

STÉPHANE AUBOUARD

DEMAIN Mohammed Issa, poète et journaliste kurde d'Irak, arrivé en France en 2016.

Par amour

C'était leurs dernières retrouvailles, leur dernière photo que j'ai gardée jusqu'aujourd'hui. Sous le bunker des exilés, beaucoup ont laissé leur photo avant de quitter la famille, les amis, les voisins, et même leur amour.

Il y avait une centaine de photos collées sur un ruban blanc qui ornait le mur aux moisissures grises, et de la cendre un peu partout qui dominait la couleur initiale.

À droite se trouvait une carte, je ne sais de quel pays, sur laquelle était écrit SOS en gros caractères, pour les exilés en persécution.

À peine rentrés, Hassania s'exclama : « C'est ici qu'on s'était rencontrés pour la première fois et c'est ici encore que je vais me séparer de toi, et je ne sais pour combien de temps. »

Il soupira, s'approcha d'elle, et pour la rassurer il répondit :

« C'est pour bientôt, parce que je peux plus vivre sans toi. »

Avant qu'il finisse sa phrase, les larmes s'évadèrent des yeux de Hassania, elle se jeta sur lui et colla fortement ses lèvres contre les siennes ; ce moment magique dévora toutes leurs inquiétudes. J'ai profité du moment pour les prendre en photo, et lui dis :

« C'est une photo pour le musée des amoureux. »